

J. Posadas

Il ne faut pas considérer les événements d'Afghanistan en eux-mêmes, mais envisager leurs conséquences: la réaction de l'impérialisme, des pays capitalistes, le manque d'homogénéité de cette réaction, les causes de ce manque d'homogénéité, la réaction des partis communistes et leur manque d'homogénéité, et la concentration des masses du monde pour appuyer l'Afghanistan. Tout cela montre quelle étape nous vivons. Contrairement à ce que disent ou croient l'impérialisme et les capitalistes - ainsi que les directions de certains partis communistes et socialistes -, ce n'est pas la stabilité de l'humanité qui est en danger, mais celle du système capitaliste. Le moyen qu'il a pour se maintenir est de préparer la guerre. Mais tous les événements montrent la faiblesse du capitalisme et son manque de capacité pour affronter le progrès de l'histoire.

L'intervention soviétique en Afghanistan est un progrès de l'histoire. Les capitalistes essaient de la présenter comme le coup de griffe d'un pays qui cherche à attirer et à avaler les autres pays. Certains partis communistes - une petite minorité - présentent cela comme une tentative d'intervenir dans un autre pays, mais sans spécifier dans quel but.

Quand un médecin vient à la maison, est-ce qu'on se demande: «Vient-il pour soigner ou pour tuer?» . Quand un scientifique apporte des connaissances scientifiques à un autre pays, est-ce qu'on se demande: «Pourquoi?». Par contre, il y a ceux qui exportent des armes pour assassiner; et il y a des criminels comme les dirigeants des États-Unis, qui ont liquidé Kennedy et ensuite une partie de ceux qui ont participé à son assassinat (1). Ce sont deux situations différentes.

Ce processus mondial est complexe dans sa façon d'avancer vers le socialisme, faute d'une direction compacte, homogène, et faute d'une vie politique et programmatique antérieure, permettant d'avancer tout en développant la conscience, la compréhension, la capacité théorique et pratique, et d'influencer le reste du monde. La Révolution Russe le faisait. Les États ouvriers actuels le font seulement en partie.

On ne doit pas discuter en fonction de ce que dit la presse capitaliste, ni même en fonction de ce que dit la presse de certains partis communistes, comme par exemple le Parti Communiste Italien, qui n'exprime pas ce qui se passe réellement, mais traduit ses propres préoccupations et ses propres craintes, parce qu'il ne comprend pas le processus. Il n'est pas préparé à le comprendre parce qu'il a une éducation idéaliste. Il pense qu'il va avancer et empêcher le capitalisme de s'opposer et de résister, ou pouvoir vaincre cette résistance au travers des élections, du parlement, et accessoirement des mobilisations, des manifestations, des meetings. Il n'en va pas ainsi: le processus se déroule au travers de la lutte de classes.

L' Union Soviétique n'intervient pas en Afghanistan seulement en prévision d'un cours anti-soviétique de l'impérialisme, mais aussi en pré- vision d'un encerclement. L'impérialisme ne veut pas seulement la mettre en échec ou l'empêcher d'agir, il veut l'encercler, en vue de la préparation de la guerre. Si on fait cela à n'importe quel pays capitaliste, celui-ci répond par la guerre! Les Soviétiques réagissent en développant les conditions de création d'un nouvel État

ouvrier.

Ce n'est pas une excuse pour les limitations des Soviétiques. Nous maintenons nos critiques et nos revendications envers l'URSS. Mais ici, il ne s'agit pas de l'URSS et de nous, de l'URSS et du Parti Communiste Italien, mais de l'humanité : il y a d'un côté les États ouvriers, dont l'Union Soviétique, et de l'autre le capitalisme, dont l'impérialisme yankee. L'Union Soviétique et l'impérialisme yankee sont les centres qui décident l'histoire. Celui qui ne comprend pas cela ne voit pas ce qui se passe dans la vie. C'est l'impérialisme yankee et l'État ouvrier soviétique qui décident. Or, quelle est la conduite de l'URSS? Qu'a-t-elle fait en intervenant en Afghanistan? A-t-elle avalé ce pays? A-t-elle emporté tout son or, son argent, sa nourriture? Écrase-t-elle les gens? Les emmène-t-elle travailler en URSS? Il n'y a aucune nouvelle de ce-la. Par contre, il y a des informations, transmises par la propre presse capitaliste - la même qui disait d'abord qu'il y avait plein de tanks, de soldats, d'avions Soviétiques, que les gens avaient peur, ne parlaient pas, ne discutaient pas, que Kaboul était un cimetière -, disant qu'il y a des réunions, des discussions, des assemblées d'ouvriers, de paysans, à Kaboul et dans tout le pays.

Quant à cette guérilla que l'on présente en train de combattre avec héroïsme, on n'a pas encore montré un seul guérillero ayant capturé un tank ou un soldat soviétique. Cette guérilla d'Afghanistan, si elle existe, est au service de qui? On peut avoir des armes et faire la guérilla, mais au service de qui? Ce qui définit la fonction, ce n'est pas d'avoir une arme, mais pourquoi on l'a. Ce n'est pas eux qui ont inventé la guérilla. Il y a des siècles que les guérillas existent. Ce sont les Soviétiques qui leur ont donné une forme cohérente et les ont utilisées pour vaincre l'impérialisme mondial, et ensuite les nazis. Au travers de la guérilla, les Soviétiques impulsaient la lutte anti-capitaliste. Mais que cherchent, que veulent les guérillas d'Afghanistan? Elles sont dirigées par des féodaux et des grands propriétaires, des agents de l'impérialisme. Ce ne sont pas seulement des types payés, mais de véritables agents, des équipes de conseillers militaires et politiques de l'impérialisme, destinés à organiser des bandes. Quelles mesures économiques prennent-ils? Ils maintiennent le pouvoir féodal. Que font les Soviétiques en Afghanistan? Ils soutiennent les conquêtes déjà réalisées, la réforme agraire; ils impulsent les nationalisations et le développement des syndicats. Que font les uns et que font les autres? Où est l'invasion? Où est l'intervention d'oppression? L'impérialisme ne discute pas ainsi, mais les communistes, les socialistes, les radicaux, les groupes démocratiques non plus.

C'est sous cette forme que se développe le processus de l'histoire. Il n'y en a pas d'autre. La forme électorale ne décide pas. Il est important d'intervenir dans des élections, il faut faire en sorte d'obtenir le plus grand nombre possible d'élus, mais ce ne sont pas les élections qui décident dans l'histoire. Elles sont une expression très lointaine de la volonté, des possibilités, et des conditions de transformations sociales. Les élections ne sont pas une preuve, ni même un indice. Elles sont tout au plus un reflet. L'expression directe est donnée par le soulèvement des masses: si la population en Afghanistan était contre l'invasion, qui l'empêcherait de se soulever? Il n'est pas vrai que les tanks soviétiques sont là pour assassiner, ni que l'armée soviétique est en train d'écraser la population. Où le voit-on? Les gens parlent, circulent, discutent, se réunissent, mènent une vie normale. Et surtout, ils décident de transformer le pays, de nationaliser l'économie et les terres. Maintenant, ils engagent une tâche qui était indispensable: développer un véritable Parti Communiste. Il n'y en a pas, et il n'y en avait pas avant. Cela montre les failles, les erreurs de la fonction de la bureaucratie soviétique. Il n'y a

jamais eu de véritable Parti Communiste, alors que l'Afghanistan est à la frontière de l'URSS. L'URSS aurait dû créer un Parti Commu-niste depuis longtemps. Il y a là un héritage de Staline.

Il faut discuter dans les partis communistes, quelle est la fonction de l'intervention soviétique en Afghanistan, et si l'Afghanistan peut se développer sans elle. Voilà la façon scientifique de discuter. Ce n'est pas juste de dire comme le font les partis communistes, socialistes et démocrates «qu'il faut laisser chaque peuple se libérer par lui-même». Ce n'est ni juste, ni scientifique. S'il en était ainsi, il ne faudrait pas non plus utiliser dans d'autres pays les connaissances scientifiques provenant des Anglais, des Soviétiques ou des Allemands. Pour se soigner par exemple, il faudrait «se soigner par soi-même» dans chaque pays. C'est idiot! Nous employons aujourd'hui encore des principes d'Asclépios en médecine, qui datent d'il y a 2400 ans, et personne n'a l'idée de dire: «Cela ne vient pas de mon pays».

La science a la qualité de développer et d'unifier les gens, et elle pousse le moins avancé à s'unir au plus avancé. Pourquoi n'en irait-il pas de même socialement? Et pourquoi vouloir que l'Afghanistan se libère tout seul, alors que ce pays n'a pas de prolétariat, qu'il est peuplé de paysans extrêmement misérables, qu'il n'a pas de droits, d'autorité, d'organisation, ni de moyens? Comment s'est faite l'histoire des pays du monde? En Italie, par exemple, Garibaldi a participé à la libération de l'Amérique Latine, en passant par le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine. Il faut donc discuter du droit et de la nécessité d'expansion, de développement de la science, tant médicale que politique. La connaissance culturelle est-elle, oui ou non, universelle?

Actuellement encore, des acteurs de théâtre reprennent les mouvements des artistes de la Grèce Antique, et font des représentations théâtrales influencées par la Grèce.

La culture est universelle car elle homogénéise le besoin de progrès humain. Comme il s'agit de relations humaines, la culture peut se développer et englober tous les pays du monde. Sa fonction n'est pas limitée à des frontières nationales. Elle est une conquête de l'humanité en tant que société humaine. La politique est une expression de la culture, et l'État ouvrier est l'expression la plus élevée de la culture à cette étape. L'État ouvrier a donc le devoir d'étendre, au monde entier, la structure, les conditions sociales de l'Union Soviétique, non la bureaucratie, mais la propriété étatisée, la planification de la production, l'intervention, la participation culturelle, politique et sociale des masses, de la population, dans la planification, dans la direction et dans tout le processus de développement culturel et politique : voilà les bases de la culture. C'est la politique qui doit faire cette action, car elle ne peut pas se faire seulement sur le plan culturel. L'État ouvrier soviétique, malgré toutes ses failles et ses limitations, a les bases du progrès de l'histoire: propriété étatisée, y inclus l'essentiel de la propriété agraire, planification de la production. Ces bases permettent d'éliminer les conséquences essentielles de la vie du système capitaliste: la soumission de la société à l'économie, et le fonctionnement de celle-ci en fonction des intérêts de ceux qui commandent, qui ont la propriété, et non en fonction des besoins. Le programme de l'État ouvrier n'est pas complet, il est limité dans son fonctionnement, mais il s'établit en fonction des besoins. C'est sur cette base que les masses soviétiques s'éduquent. Le programme de production de la propriété étatisée est fait en fonction des besoins de la population. La planification n'est pas complète et elle reste très limitée du fait que c'est la bureaucratie qui planifie encore, mais c'est une base de développement.

Comparons l'organisation économique des États ouvriers et celle du système capitaliste. Ce

dernier produit en fonction des intérêts privés. C'est la concurrence capitaliste qui détermine le fonctionnement du système. Cela signifie produire à moindre prix pour augmenter les profits. Cela pousse le capitaliste à produire en utilisant des éléments chimiques qui endommagent et détruisent l'organisme humain. Voilà la concurrence capitaliste! Le capitalisme n'agit pas en fonction des besoins, mais en fonction de ses propres intérêts. C'est là une conception, une structure consciente de la vie qui ne peut être corrigée. L'augmentation de la concurrence capitaliste pousse le capitaliste à baisser les prix à un certain moment. Mais il fait cela pour éliminer les autres, car ensuite il les augmente: tels sont ses mécanismes.

Il ne peut en être ainsi dans l'État ouvrier, même pas à l'étape de Staline. L'État ouvrier a besoin de développer la production, la consommation, la capacité sociale, culturelle et scientifique de la population. Sans cela, il n'y a pas de développement économique. Pour que l'État ouvrier se développe, la population doit s'élever culturellement, scientifiquement et socialement. Autrement, il n'y a pas de développement. L'État ouvrier - malgré toute la bureaucratie soviétique - ne peut faire autrement que de transporter ces conditions partout où il va. Il ne transporte aucune oppression sociale, mais il transforme et développe les relations sociales et productives arriérées. Il le fait bureaucratiquement, ce qui l'amène à contenir et à limiter toutes les possibilités du progrès économique et social. C'est encore vrai aujourd'hui, mais il n'empêche pas ce progrès. L'État ouvrier n'a pas d'autre issue que de développer, transmettre où il va, le progrès de l'Union Soviétique: c'est une loi de l'histoire. La structure soviétique qui a liquidé Staline ne peut pas aller en Afghanistan pour revenir à Staline. Il faut être stupide pour croire une chose pareille!

Nous posons donc une conclusion culturelle et scientifique: cela n'a pas de sens de parler de l'Union Soviétique comme d'un pays qui veut envahir un autre, ni de parler de «socialisme dans la liberté». Celui qui dit cela ne comprend pas le socialisme. Le socialisme est la forme la plus complète de la liberté. La liberté ne commence pas quand chacun dit ce qu'il veut, mais quand l'être humain se libère de la dépendance des nécessités économiques, et de l'oppression que signifie cette dépendance. Il n'y a pas d'oppression en Union Soviétique, et cela doit se transmettre dans tout ce que fait l'Union Soviétique à l'extérieur. Elle ne peut pas faire autre chose. Elle met certaines limites, elle essaie d'en tirer plus de profit pour certains secteurs bureaucratiques, mais elle doit impulser le progrès.

Il y a un exemple très clair: la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie. On ne connaissait même pas ces pays avant la Révolution Russe et la dernière guerre. On voyait un grand bloc de glace, et les gens disaient: «Voilà l'Estonie». Maintenant, ce sont des républiques développées qui ne connaissent ni la misère, ni le chômage, ni la faim. Il n'y fait plus froid non plus car la glace de la Lituanie, de la Lettonie et de l'Estonie est réchauffée par le développement socialiste de ces pays. C'est un peu poétique, mais c'est bien vrai. Ces peuples n'avaient rien, et maintenant ils ont tout.

La Lettonie n'était rien et est devenue un pays développé. On la présente comme un appendice de l'URSS. Il est possible qu'elle le soit militairement, mais c'est là une nécessité, car par le fait, elle augmente la puissance de l'Union Soviétique et affaiblit celle du capitalisme. Mais la Lettonie est développée. Elle a des universités, des écoles et des moyens de transport, alors que dans un pays capitaliste tel que l'Italie, il n'y a même pas encore les transports

nécessaires. Cela montre ce que doivent faire les Soviétiques là où ils sont.

Les Soviétiques ont impulsé l'Éthiopie. Qu'est-ce que l'Éthiopie aujourd'hui comparée à ce qu'elle était avant? Avant, elle n'existait que par le petit groupe qui commandait. 10% de la population vivait sur le dos de 90%. Il n'y avait ni industrie, ni développement agricole, ni transports, ni culture. L'enseignement universitaire se basait sur... la quadrature de la tête du Négus qui soutenait que la terre était carrée (il voyait la terre comme sa tête). Les Éthiopiens lui coupèrent la tête, avec l'aide des Soviétiques, au travers des Cubains. L'Éthiopie a été envahie. Il n'y a aucun doute là-dessus: 20.000 Cubains y sont intervenus. Qu'est-ce que l'Éthiopie maintenant? Est-elle carrée? Non, elle a la rondeur harmonieuse de la vie, elle se développe économiquement et socialement. Elle a réalisé un progrès qu'aucun pays capitaliste, aucun parti socialiste, ni communiste, n'a accompli. Plus des 90% de la population se composent de paysans. 95% des gens étaient analphabètes. Mais maintenant, l'armée est faite de paysans qui ne sont pas là pour gagner leur vie, mais pour défendre la révolution. Cela a pu se faire par le programme que l'Union Soviétique a donné à l'Éthiopie: étatisation, planification, intervention des ouvriers. Les Soviétiques ont fait cela, même si de façon limitée. Ils ont fait de même en Angola, au Mozambique, au Vietnam. Ils ne peuvent faire autrement. C'est ainsi que l'on doit discuter.

Tous ceux qui critiquent le Vietnam ne tiennent pas compte qu'un million de gens, qui étaient des ennemis, des partisans de Thieu, vivent dans le pays et sont en train d'y être rééduqués. Ils sont misérables tous ceux qui font campagne contre le Vietnam. Ils ne se préoccupent pas d'étudier l'histoire, et acceptent donc l'influence capitaliste. Un million de personnes provenant du régime de Thieu vivent au Vietnam et y reçoivent à manger, alors que le Vietnam lui-même n'a pas à manger! Le Vietnam est en train de se transformer - à partir de zéro - en un pays avancé socialement, culturellement et scientifiquement. Il le fait grâce à l'appui et au programme Soviétiques, les mêmes que l'URSS va maintenant développer en Afghanistan. Voilà l'exemple qu'il faut montrer. Au lieu de cela, on nous montre l'exemple de ces 200.000 réfugiés qui s'enfuient, qui «par hasard» ont pu acheter des bateaux au prix de milliers de dollars. Ces pauvres réfugiés avaient des milliers de dollars! On ne peut analyser ainsi l'histoire. Quand on le fait ainsi, surtout en tant que Parti Communiste, c'est parce que l'on manque de méthode d'analyse. Alors on analyse et on interprète avec une méthode impressionniste, idéaliste. L'impressionnisme conduit à l'idéalisme. Ce n'est pas de l'analyse matérialiste dialectique.

Si les Soviétiques quittent l'Afghanistan, l'impérialisme y entre. En le faisant, il encercle l'URSS. Comment peut-on ignorer cela? Le droit d'un pays est déterminé par la fonction qu'il accomplit dans l'histoire. Le droit bourgeois est une chose, le droit socialiste en est une autre, très supérieure. Le droit bourgeois s'est développé en même temps que les barrières et les frontières. Cependant, c'est le capitalisme qui a inventé les guerres destinées à modifier constamment les limites frontalières, selon l'intérêt du plus fort. C'est là toute l'histoire du système capitaliste; et avant lui, de la société féodale et esclavagiste, des sociétés basées sur le pouvoir économique et militaire. C'est ce que le capitalisme espère encore pouvoir faire. Par contre, les États ouvriers ont besoin de s'étendre pour s'affirmer, et leur expansion ne signifie pas oppression. Là où ils vont, ils ne peuvent opprimer, mais doivent développer la planification de la production, développer la population pour la faire intervenir consciemment. C'est ce qui

répond aux intérêts historiques et concrets de l'URSS (non à ceux de la bureaucratie), du fait même de la structure historique de l'État ouvrier. L'Union Soviétique n'intervient pas pour appuyer les assassinats d'Amin (2). Il y a des luttes inter bureaucratiques très grandes, mais même ces luttes débouchent sur une impulsion de l'État ouvrier.

C'est ainsi que se déroule l'histoire maintenant. Quel Parti Communiste discute cela ? On y discute de droits abstraits. Le droit est un résultat du fonctionnement capitaliste. Il faut dire de quel droit on parle. Si l'Union Soviétique était restée soumise à Staline, Hitler aurait triomphé. Mais malgré Staline, l'URSS a organisé la volonté de vaincre Hitler. D'où est sortie une telle volonté? De la conscience acquise par la population Soviétique. De la structure étatique et de la planification économique qui, bien que bureaucratiques, ont permis à l'Union Soviétique de devenir un des premiers pays du monde, déjà en 1939, et aujourd'hui le pays le plus avancé du monde, sous de nombreux aspects.

Les masses du monde voient cela, elles ne voient pas l'intervention soviétique comme une intervention militaire, mais comme un appui politique et social. Quand une intervention militaire se produit, il faut juger sa finalité sociale et politique, ses conclusions sociales. Intervenir en Angola pour abattre la dictature portugaise, ou mettre en déroute l'Afrique du Sud, c'était nécessaire, et c'est bien. Qu'ont-ils fait ensuite? Ils ont impulsé le développement économique. Cela n'avance pas beaucoup, mais cela avance quand même bien, compte tenu de l'arriération antérieure.

Le Vietnam, l'Angola, Cuba, sont des pays sortis de l'arriération la plus complète, des pays sans culture, sans art, ni science, ni économie, ayant un taux énorme de mortalité dû à la faim. Maintenant, plus personne ne meurt de faim dans aucun de ces pays. C'est l'État ouvrier qui a fait cela, ce qui signifie un combat contre l'impérialisme. Celui-ci pousse des hauts cris parce qu'il veut empêcher que l'Afghanistan ne devienne un État ouvrier. Tel est son intérêt. Mais il sent qu'il ne peut l'empêcher et que les Soviétiques sont décidés à agir. Alors il crie et menace pour empêcher que les Soviétiques ne fassent la même chose dans les autres pays comme l'Iran, et pour protéger le Pakistan, empêcher l'influence soviétique en Turquie. L'impérialisme a conscience qu'il n'a déjà plus rien à faire en Iran. L'Afghanistan et l'Iran sont déjà perdus pour le capitalisme. L'impérialisme essaie de gagner du temps pour donner quelque homogénéité au capitalisme.

La discussion à faire dans le mouvement communiste doit porter sur les causes, la raison, la finalité, et les conclusions d'une intervention d'un pays dans un autre. Il ne s'agit pas de droit abstrait. Le capitalisme, aux époques de guerre, viole lui-même tous les droits démocratiques. Le capitalisme foule aux pieds la souveraineté de n'importe quel pays au nom du système capitaliste, avant ou pendant la guerre, ou quand cela l'intéresse, pour soutenir le capitalisme. L'État ouvrier soviétique doit impulser la révolution là où il va, pour faire progresser des mesures vers le socialisme : ce sont deux «soumissions». L'impérialisme a occupé et occupe encore le canal de Panamá. Qu'a-t-il fait de Panamá? Une fabrique d'eau et de bananes, et rien de plus. Là où vont - l'État ouvrier soviétique et les autres - que ce soit Cuba, la Pologne ou la République Démocratique Allemande, ils développent l'économie, la culture, la science, la capacité d'unification de la population pour avancer vers le socialisme.

La liberté n'est pas une abstraction. C'est un instrument pour construire le progrès de la vie. Autrement, c'est un chant dans le vide. La liberté doit servir à construire le progrès des gens. Ce progrès se construit sur la base de la structure économique. Il faut planifier l'économie. Si les directions d'un pays sont contre cela, il faut aider les populations de ces pays à éliminer les directions capitalistes, quelque soit le moyen, du plus économique au plus coûteux. Telle est la relation qui existe dans le monde. Comment peut-on ignorer que l'impérialisme yankee est intervenu au Vietnam pour empêcher le développement de la révolution dans le Sud-est Asiatique? Il est intervenu en Corée pour empêcher sa transformation en État ouvrier. Les Chinois, ainsi que les Vietnamiens, et les Soviétiques, ont beaucoup appuyé la Corée. Est-ce que la Corée du Nord a vaincu toute seule la Corée du Sud et les Yankees? Non, ce sont les Coréens, avec les Chinois, les Soviétiques et les Vietnamiens qui l'ont fait. Ces derniers n'étaient pas structurés, mais ils ont été nombreux à défendre la Corée du Nord. Comment la Corée du Nord a-t-elle gagné? Grâce à l'appui des États ouvriers.

Pour faire progresser l'histoire, il faut utiliser les structures nécessaires. Quelles sont ces structures? Celles du capitalisme? Non. Il est de notoriété publique que le capitalisme signifie la régression, le crime, la mort, l'assassinat, l'empoisonnement. L'État ouvrier signifie le progrès, il est l'instrument du progrès qu'il faut appuyer. Les formes et le développement qu'il prend peuvent varier et présenter des aspects réfutables pour un parti politique ou un autre. Mais cet instrument est-il, oui ou non, un progrès? Existe-t-il d'autres formes supérieures? Où sont-elles les formes démocratiques, pluralistes, de la pluralité, du «socialisme souriant et aimable»? Le socialisme est-il une forme de politesse dans les relations humaines, ou une relation économique et sociale? Ceux qui parlent de toutes ces formes diverses partent d'une ignorance totale des principes essentiels de la philosophie et de la réalité vivante.

Quand on observe la vie, on constate qu'une furieuse lutte de classes se développe sans interruption. Vouloir dévier cela en disant: «Non, négocions, discutons, faisons le socialisme souriant, pluraliste», c'est fermer les yeux devant le processus de l'histoire - et les tourner vers le parlement. C'est croire que l'on peut changer la mentalité des gens, ou empêcher que la classe ennemie, le capitalisme, agisse. Le fond du «so-cialisme souriant» est une recherche de se faire accepter. Mais les masses acceptent le socialisme! Alors, par qui faut-il se faire accep-ter? Le capitalisme ne l'acceptera pas. La base petite-bourgeoise du capitalisme est gagnée, attirée par la décision de transformations des partis communistes et révolutionnaires. Autrement, elle n'est pas gagnée et reste dans l'ambiance parlementaire. Tous ces problèmes sont inclus dans la discussion sur l'Afghanistan.

L'interprétation du processus d'Afghanistan par les partis communistes, les mouvements de gauche, la majorité des groupes trotskystes, les vieux trotskystes, font abstraction du processus objectif de l'histoire. Ils font une interprétation anti-stalinienne à une époque où il n'y a plus de stalinisme. Aujourd'hui, on n'a pas besoin du programme anti-stalinien, mais du programme d'affrontement historique: capitalisme- États ouvriers. Il faut prendre position. Les formes de lutte varient, elles peu-vent apparaître sous les formes du processus d'Afghanistan: certains aspects de ce processus ne sont pas l'expression d'une intervention massive des populations, mais résultent de l'influence et de l'intervention des États ouvriers. Il faut discuter si cela est légitime ou non. Tel État ouvrier intervient-il pour opprimer, dominer, ou pour impulser? L'intervention des États ouvriers impulse socialement, économiquement, politiquement et

scientifiquement des pays comme l'Afghanistan, l'Éthiopie, le Vietnam, l'Angola, le Mozambique. S'ils n'interviennent pas, qu'advient-il de ces pays? Ils restent dans un état arriéré. Comme si on les offrait sur un plateau d'argent à la domination capitaliste. Et ceci crée alors des rapports de forces qui facilitent la décision militaire du capitalisme contre les États ouvriers. C'est ainsi que l'on doit analyser l'histoire.

Ce n'est pas vrai qu'il faut respecter la volonté de chacun. Quelle volonté? Qui est ce «chacun»? L'Afghanistan par exemple ne pouvait ni parler, ni donner un avis. Comment aurait-il parlé si les 90% de sa population, qui sont des paysans, n'avaient pas le droit de parler, ni de discuter, ni de donner un avis? Il en était de même en Iran. Comment l'Iran s'est-il mis à parler? A coups de canons, en même temps qu'avec des idées, même si celles-ci ne sont pas complètes. Comment parle l'Afghanistan? A coups de canons, et avec des idées. Il y a maintenant un plan de réforme agraire en train de s'appliquer. Y a-t-il une autre forme de progrès de l'histoire? Les communistes disent que oui, qu'il y a le parlement, le «socialisme souriant». Mais tous les révolutionnaires sont souriants, ce sont eux qui ont le plus d'humour, le plus de sentiments humains envers les gens, et c'est la base du sourire, parce qu'ils n'ont pas d'intérêts individuels, mais qu'ils luttent pour l'intérêt objectif de l'humanité.

Les mesures que prend l'actuel gouvernement afghan ne sont pas toutes correctes, mais elles représentent un progrès par rapport à l'étape américaine. Elles ouvrent des conditions pour construire un parti communiste de masses, elles impulsent la réforme agraire, la planification. C'est ainsi que les gens se développent. L'impérialisme est contre. Les partis communistes, sans être contre, ne comprennent pas le processus. Ils critiquent la forme et non le fond, mais il y a une relation entre le fond et la forme. Qu'est-ce qui détermine dans cette relation? Est-ce le fond, ou est-ce la forme? C'est le fond qui détermine où va la forme. C'est scientifiquement très simple. Dans ce cas, le fond était la nécessité de transformer l'Afghanistan. Nous nous basons sur les pensées de Marx pour poser ces conclusions.

Il n'y a pas de discussion de cette nature dans les partis communistes. Le peuple afghan n'a pas pu décider. Comment l'aurait-il fait, si personne n'avait le droit de voter, de penser, de parler; et si seul un petit noyau de gens dirigeait tout? L'Afghanistan était une base, un repaire de bandits contre l'Union Soviétique. Il était nécessaire de l'éliminer.

C'est l'Union Soviétique, et non le Parti Communiste Italien ou Espagnol qui est l'instrument de l'histoire. Nous réitérons notre jugement: c'est en Union Soviétique qu'il y a la représentation authentique et historiquement la plus complète du prolétariat mondial. Ce n'est ni en Italie ni en France. Le prolétariat italien et français représente la lutte anti-capitaliste de façon partielle, limitée, nationale. Limitée en outre par les partis communistes et socialistes de ces deux pays. Par contre, le prolétariat en Union Soviétique intervient dans le monde et étend au monde sa propre structure économique et sociale: l'État ouvrier, qui signifie propriété étatisée, planification de la production, et de toutes manières intervention des masses à la direction de la production. Cette intervention est limitée, contenue par la bureaucratie, mais elle existe en principe. Quel syndicat, quel parti communiste ailleurs dans le monde se basent-ils sur ces principes? C'est le prolétariat soviétique qui re-présente le prolétariat mondial. Le prolétariat italien et français est combatif, courageux, résolu, mais limité dans la portée historique de son action. Le prolétariat des États ouvriers a une autorité universelle.



Il n'y a pas cette discussion dans les partis communistes. On y discute sur la base de l'impressionnisme, en fonction des intérêts et des limitations de chaque parti, parce que ceux-ci n'ont pas de méthode marxiste de discussion. Ils voient et analysent l'histoire de façon défigurée, et non comme le résultat de la lutte de classes mondiale, du rapport de forces mondial. Le socialisme n'est pas différent en URSS ou en Chine de ce qu'il sera en Italie. Les directions veulent le rendre différent, mais la poussée du socialisme a la force de conduire vers des transformations sociales qui signifient étatisation, planification de la production et production en fonction des besoins de la population. Voilà les bases essentielles sans lesquelles il n'y a de progrès pour aucun pays. Les masses du monde voient que c'est ainsi que font l'Union Soviétique, la République Démocratique Allemande, la Tchécoslovaquie ou la Pologne. Ceux-ci ont plus d'autorité que cent partis communistes italiens ou français, parce que les masses y voient l'exemple pratique du développement social de ces pays, sur la base de l'étatisation de la propriété, la planification de la production et l'intervention des masses à la direction de l'économie. Les masses ne considèrent pas que l'intervention de ces pays est une tentative d'appropriation ou une action impérialiste, mais une aide pour impulser la révolution dans d'autres pays, et donc une chose légitime.

La fonction de la science, de l'art et de la culture, consiste à s'étendre sans attendre que les autres copient le progrès. C'est naturel. La science, par la nature même de sa fonction, tend à se développer parce qu'il s'agit de relations et de nécessités humaines. La culture, ainsi que l'art, est un moyen de transport de la science. Qui va croire que l'on peut empêcher le développement de la science, de l'art et de la culture? Ces derniers vont se développer grâce à l'existence de l'intelligence humaine, même si on leur oppose mille barrières. Science, art et culture n'ont pas des sourires ou des visages différents d'un pays à l'autre: ils ont simplement des applications différentes. Science, culture et art signifient le développement de ce qu'il y a de plus élevé: exproprier le capitalisme, transformer la société, étatiser et planifier la production, éliminer du sein de l'humanité la classe dirigeante qui est la source essentielle du gaspillage et de la dilapidation. Les partis communistes doivent discuter cela.

Les masses, les jeunes communistes, sentent qu'il en est ainsi. Mais ils ne peuvent discuter, car il n'y a pas de vie politique. Ce n'est pas qu'on les opprime et qu'on les empêche de discuter - encore que pratiquement on ne les laisse pas discuter -, mais qu'on n'organise pas la vie politique. Les dirigeants croient que ce n'est pas nécessaire, que les moyens à employer sont autres. Ils pensent, comme par exemple en Italie, à un socialisme italien. C'est anti-scientifique! Le socialisme n'a qu'une seule base à partir de laquelle il se développe: expropriation du capitalisme, étatisation, planification, contrôle ouvrier. Cette base ne peut pas s'acquérir «pluralistement», en la partageant avec le capitalisme, la petite bourgeoisie. S'il y a des bourgeois qui veulent planifier, ils cessent d'être des bourgeois, et nous les acceptons. Si des petits-bourgeois acceptent la planification et l'étatisation, qu'ils viennent, mais ils n'agissent plus en tant que petits-bourgeois. Voilà la base du progrès de l'histoire. Il n'y a pas un socialisme particulier en Italie, mais une base historique mondiale scientifique du socialisme. Il n'y a pas d'autre manière de le construire.

Croire qu'il puisse y avoir un socialisme condescendant avec les propriétaires, avec ceux qui aspirent à poursuivre la vie individuelle, ou à développer dans leur intérêt privé l'économie, la société, la science, la technique, n'a rien à voir avec le socialisme. Croire cela, c'est un élargissement, un prolongement, une extension de l'intérêt individuel.

Ce n'est pas scientifique de dire que l'État soviétique agit comme un État quelconque. Non! Le coup de poing que les Soviétiques ont soi-disant donné à l'Afghanistan, a fait lever et marcher ce pays. Le coup de poing de l'impérialisme contre l'Iran écrase ce pays. Et on va dire qu'ils sont égaux? C'est faux, c'est une discussion vide d'arguments scientifiques.

Dans ce processus, l'Union Soviétique ne fait pas tout ce qu'elle doit faire. La bureaucratie soviétique pourrait faire beaucoup plus, compte tenu de ce processus de la révolution. Mais son fonctionnement bureaucratique la pousse, à cause de l'étape dans laquelle nous sommes actuellement, à devoir impulser la révolution mondiale. Elle le fait avec des craintes et des limitations. Elle fait des concessions pour essayer d'éviter la guerre, mais sa ligne historique est de faire des États ouvriers. C'est là une conclusion scientifique: elle doit les faire, indépendamment de la bureaucratie, sans quoi elle ne vit pas. La bureaucratie ne peut pas organiser un pays qui ait des formes économiques intermédiaires entre l'État ouvrier et le capitalisme. La bureaucratie - et essentiellement la bureaucratie soviétique - a besoin que le monde entier soit État ouvrier. Et si le monde entier devient État ouvrier, le développement de l'économie va élever la confiance des gens, l'intelligence, et par conséquent la notion et la conscience de la nécessité d'éliminer non seulement l'exploitation, mais encore toute forme de différenciation sociale.

La manière de penser du capitaliste ne lui vient pas de naissance. Le capitaliste devient ce qu'il est parce qu'il vit dans une famille capitaliste et s'éduque comme capitaliste dans ses relations avec la société et l'économie. Il développe alors tous ses jugements, ses critères et ses conceptions en tant que capitaliste. Par contre la bureaucratie a besoin, si ce n'est que pour vivre elle-même, que le monde entier développe la nécessité, la structure et la notion d'État ouvrier. Son ennemi n'est pas le prolétariat mondial, mais le système capitaliste. Il faut être sot pour ne pas le voir. C'est comme si on disait que Staline avait été liquidé par un type courageux qui est apparu tout à coup. C'est l'histoire qui a tué Staline parce que celui-ci n'était plus nécessaire, et que les forces existaient déjà pour se débarrasser de lui. Des relations économiques et sociales se sont développées qui ont donné l'assurance de se débarrasser de Staline.

Cela aurait pu se faire plus tôt. Trotsky avait raison dans tout ce qu'il posait. Tout ce qu'il prévoyait s'est accompli, bien que sous une autre forme. Les vieux trotskystes en sont restés au vieux programme. Ils ne l'ont pas modernisé. Ce ne sont pas seulement les communistes, mais aussi le vieux trotskysme, qui se sont trompés et qui ont été débordés. Ils avaient Marx et Trotsky sous le bras, mais il ne suffit pas de se promener avec des livres, il est nécessaire d'apprendre de l'histoire au fur et à mesure.

L'Afghanistan est une mesure du processus du monde qui marque le niveau de la crise du capitalisme, des partis communistes, du mouvement ouvrier, des vieux trotskystes. Certains continuent à dire comme avant «que la bureaucratie envahit», bien que d'autres acceptent l'intervention soviétique. Une partie du vieux trotskysme est furieuse contre l'intervention soviétique en Afghanistan. Ils disent que c'est une violation, que c'est la résurgence du stalinisme. Ils analysent avec les mêmes vices qu'avant, et non avec la méthode scientifique.

Le processus d'Afghanistan a aiguë - sur le plan politique et non sur le plan économique - tant

la crise du capitalisme qu'une crise au sein du vieux trotskysme, et dans les partis communistes et socialistes. Tous les partis socialistes n'ont pas réagi de la même façon face à la crise d'Afghanistan et d'Iran. Le Parti Socialiste Japonais a des positions différentes de celles du Parti Socialiste Espagnol, Portugais et Italien. Leurs positions ne sont pas identiques, chacun d'eux défendant sa propre bourgeoisie. Il y a déjà des nuances entre eux. Quand une telle influence se développe, c'est que l'Afghanistan représente un centre qui prépare des décisions historiques. L'histoire signifie: États ouvriers et Union Soviétique d'une part et pays capitalistes et impérialisme yankee de l'autre. L'Afghanistan a provoqué une crise dans le système capitaliste au point que l'impérialisme français, tout en donnant raison à Carter, dit qu'il ne peut intervenir contre les Soviétiques car il est très occupé à autre chose... Cette réaction timide reflète l'insécurité du système, alors que le capitalisme mondial est à la recherche de l'occasion pour concentrer et centraliser tous les pays capitalistes, semi capitalistes et arriérés d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine, pour se lancer, sous le commandement de l'impérialisme yankee, contre les États ouvriers.

La faiblesse du système capitaliste lui fait chercher une alliance avec la Chine alors que ceci est dangereux pour lui. Il essaie et va utiliser la Chine, mais il ne peut pas aller très loin. Il ne peut pas pousser la Chine contre l'Union Soviétique, le Vietnam, ou l'intervention soviétique en Afghanistan. Pour mobiliser le peuple contre ces pays, le capitalisme doit se présenter politiquement et ouvertement en opposition à l'État ouvrier soviétique. Mais les masses chinoises ont vu ce dernier se développer et appuyer le progrès dans le monde depuis 60 ans. C'est pourquoi en Chine les journaux et la radio, cachent tout ce qui se passe - le manque de vie syndicale contribue aussi à cela - présentant l'intervention soviétique comme un coup de poing, et rien de plus.

Les dirigeants chinois ont présenté l'Opéra de Pékin à la télévision de certains pays capitalistes. Pourquoi n'ont-ils pas montré une assemblée d'usine, dans laquelle des ouvriers auraient crié : «A bas le Vietnam impérialiste! A bas les Soviétiques!...» C'est parce qu'une telle chose n'existait pas. Ils ont seulement fait passer la bouffonnerie de l'Opéra de Pékin.

En réalité, dans ces événements d'Afghanistan, ce n'est pas d'Afghanistan que l'on discute. L'Afghanistan n'a pas d'importance économique ou sociale pour l'impérialisme. Ce n'est pas un marché d'achat, de vente, ni d'investissements. L'intérêt qu'il présente est géographique en tant que centre d'opérations militaires et d'influence contre le progrès de la révolution en Iran. C'est là que réside l'intérêt de l'impérialisme.

L'attitude réactionnaire et contre-révolutionnaire des Chinois s'exprime dans le fait qu'ils s'associent à l'impérialisme yankee contre l'intervention des Soviétiques. Mais tout en étant bureaucratique, l'intervention soviétique a une portée et des objectifs révolutionnaires. Qu'est-ce qui décide entre le contenu et la forme? La forme a de l'importance, mais si le contenu ne peut décider, la forme n'a pas de valeur. Si le contenu décide, la forme en est une expression, et elle devient donc un représentant authentique de ce contenu. En ce qui concerne les Chinois, quel est le contenu de leur politique d'alliance avec l'impérialisme? Que défendent-ils? Ils défendent l'indépendance, la nationalité. Mais l'indépendance de l'Afghanistan n'existe pas. La nationalité afghane existe, mais ce n'est pas un facteur déterminant: il faut voir quelle structure, quel développement économique, quelle politique sont nécessaires en Afghanistan. Ce pays a besoin de profondes transformations. Les Chinois sont contre les

transformations. Ils s'opposent à ce que l'Afghanistan soit une base de développement de la révolution dans tout l'Orient.

L'Afghanistan a une grande étendue géographique, mais il est très réduit en population et en moyens économiques. Il faut donc mesurer son influence par le fait qu'il exprime le soulèvement de pays musulmans, dirigé par les Soviétiques. L'impérialisme voit que l'Iran et le Pa-kistan suivront l'Afghanistan. Il ne prend pas position en abstrait.

L'impérialisme voit que les Soviétiques sont en train d'impulser un pays musul-man et qu'ils rencontrent son acceptation. Il voit l'alliance, l'identification entre les masses musulmanes et l'État ouvrier soviétique. Il voit que les 45 millions de musulmans Soviétiques sont en train de s'étendre et d'impulser l'Afghanistan et l'Iran, ainsi que l'Irak, le Pakistan et la Turquie. Ils le font au moyen d'idées sociales et non au moyen de la religion. L'impérialisme voit et sent en pratique que c'est l'intérêt social qui prévaut sur la religion. C'est lui qui détermine la conduite religieuse et non l'inverse. L'impérialisme voit aussi que les khomeinistes ne sont pas capables d'unir leur défense de l'Islam au progrès social et économique. L'un et l'autre ne peuvent s'unir. Ils ont certaines relations, ils marchent ensemble un bout de chemin, mais en fin de compte, c'est Mahomet qui va suivre l'économie soviétique, et non l'économie soviétique qui va aller derrière Mahomet. Les masses ne s'en lamentent pas. L'impérialisme le voit. Cette clique contre-révolutionnaire chinoise le voit également. Il y a un certain nombre de musulmans en Chine aussi. Celle-ci craint que l'Union Soviétique influence non seulement ceux-ci, qui sont quelques millions, mais toute la population chinoise. C'est pour cela que les dirigeants chinois s'associent aux Yankees pour contenir l'Union Soviétique.

Cette direction contre-révolutionnaire en Chine cherche à contenir le progrès de la révolution mondiale pour se donner le temps de développer une couche contre-révolutionnaire, en utilisant les bases socialistes de la révolution. Elle cherche à développer une couche semblable à celle de Staline, même si ce n'est pas la même étape que Staline. Cela démontre l'incompréhension et la conception stupide de cette direction chinoise. Ce n'est pas l'étape de Staline. Celui-ci n'a pas triomphé parce qu'il était habile, capable ou intelligent, mais parce qu'il s'agissait d'une étape historique dans laquelle la Révolution Russe était seule, encerclée et combattue par tous les pays capitalistes du monde. Elle sortait de la misère la plus noire et elle manquait de ressources techniques. La Révolution Russe a eu les bases économiques les plus pauvres qui soient dans l'histoire, bien qu'une structure sociale très riche et très élevée. C'est la structure sociale et non l'arriération économique qui l'a emporté. Pourquoi l'a-t-elle emporté? Parce que les masses du monde se sont identifiées à l'URSS et ont empêché que le capitalisme l'envahisse.

Les masses du monde ont fait partie du triomphe de l'Union Soviétique. Elles ont empêché les capitalistes d'intervenir. Les Chinois n'ont pas de notion de l'histoire. Ils croient que les masses du monde vont les aider à entraver ou à attaquer l'URSS.

Les masses du monde constituent un appui irremplaçable au progrès de l'humanité. Les masses les plus arriérées du monde se sont mises à apprendre, à acquérir des connaissances culturelles, économiques et scientifiques, et elles parviennent constamment à de plus hauts niveaux. Elles ne sont pas uniquement motivées par l'intérêt social, la préoccupation, la nécessité sociale ou économique. A tout cela s'ajoute chez elles la connaissance politique et

scientifique. Les masses arabes et musulmanes apprennent à ce comporter dans l'histoire en fonction de conclusions sociales et économiques, et non en fonction de conclusions religieuses ou d'impressionnisme religieux.

Les Chinois font une activité camouflée. Ils se présentent comme ennemis de l'Union Soviétique, mais sans se référer à sa base sociale, économique, historique. Ils parlent seulement «d'hégémonisme», de «volonté d'usurpation». Mais les masses chinoises, iraniennes, du Moyen-Orient, voient le monde. Les rois d'Arabie Saoudite ne s'en rendent pas compte, mais les masses observent l'histoire. Elles ne savent ni lire, ni écrire, elles n'ont pas à manger, mais elles ont une tête capable d'assimilation.

L'impérialisme voit tout cela et il sent que les relations mondiales de forces sont chaque fois pires pour lui. Le progrès de n'importe quel pays conduit à l'alliance avec l'Union Soviétique. Grenade est un pays des Caraïbes qui a cent mille habitants et 311 km<sup>2</sup>, mais il décide de construire le socialisme. Un journaliste nord-américain a interviewé les dirigeants:

- Mais comment ? Vous n'avez rien !
- Qu'est-ce que cela a à voir ?
- Mais il faut construire avec quelque chose!
- Nous avons la volonté, la décision, et... l'expérience de Cuba, et l'aide des États ouvriers.

Voilà ce que signifie le rapport de forces mondial. Le pays le plus petit se base sur le progrès de l'humanité pour en recevoir un appui. Ce pays ne dit pas qu'il ne veut rien recevoir de personne, qu'il doit faire le socialisme tout seul, pour son propre compte. Les masses de Grenade n'ont pas dit: «Nous voulons un socialisme grenadin». Elles ont dit : «D'où qu'elle vienne, l'aide sera la bienvenue». La science, la culture et l'art ont un lieu d'origine, mais une portée universelle s'ils sont réellement de la science, de l'art et de la culture. Pourquoi? Parce qu'ils expriment des éléments nécessaires à l'unification, à la connaissance, au développement de l'être humain. La révolution, c'est la même chose. On ne peut pas attendre que chacun la fasse pour son propre compte, parce qu'il n'en a pas les moyens. Le capitalisme a les armes et il pré-pare la guerre pour l'empêcher. C'est donc un droit légitime pour le pays qui a les moyens, la capacité, les forces militaires, d'appuyer le développement de la révolution.

Ceux qui disent aujourd'hui qu'il ne faut pas intervenir dans un autre pays doivent tenir compte qu'en 1917 les Bolcheviques n'avaient rien à manger, mais qu'ils ont quand même résolu d'aller aider la révolution en Allemagne, en Pologne et en Hongrie. Ils n'ont pas réussi, non par leur faute, mais parce que les partis nécessaires n'existaient pas encore dans les autres pays. Ces faits sont restés dans l'histoire de l'humanité comme l'exemple le plus élevé de toutes les stratégies connues, supérieur à toutes les stratégies militaires. En se substituant aux conditions qui manquaient, les Bolcheviques ont cherché en Hongrie, en Allemagne et en Pologne l'extension d'un progrès social sans attendre que toutes les conditions soient réunies. Voilà de la science et de la culture!

Quand Pasteur inventa le vaccin, sa découverte s'est répandue dans le monde entier. Les nord-américains n'ont pas dit: «Non, c'est français, nous devons utiliser quelque chose d'inventé par un nord-américain». Ils ont pris et utilisé le vaccin. Pourquoi n'en est-il pas de

même en politique? Penser autrement n'est pas scientifique. C'est la façon de penser propre aux capitalistes. Elle débouche sur des conclusions non dialectiques et impressionnistes, déterminées par l'intérêt local, le manque de conception historique de la vie, le repli sur soi-même et la crainte de sortir de son petit pays (même si ce pays est géographiquement grand).

La culture, la science et l'art, sont des véhicules du progrès de l'histoire. Mais sans la politique, ce véhicule n'a pas de roues et avance peu. La politique forme les roues du progrès et la révolution dirige les roues. Le marxisme est le cheval qui tire ce véhicule. Les dirigeants communistes des pays capitalistes veulent se passer du cheval, de la direction et des roues: ce n'est pas possible!

Le progrès de l'humanité est légitime et nécessaire. Plus le système capitaliste dure, plus il y a de morts. Par exemple: le système capitaliste avait des organisations médicales ou consacrées aux problèmes de l'alimentation comme la FAO. Il avait des centres d'études historico sociales et des centres d'études des maladies. Mais il a envoyé tout cela au diable. A une époque, il lui importait de prévenir certaines maladies, mais depuis 30 ans, les maladies sont endémiques. Elles proviennent toutes du travail en usine, de la pauvreté ou de la malnutrition. Des millions et des millions d'enfants meurent chaque année.

Le journal français capitaliste «Le Monde» dit lui-même qu'en Sicile, en Inde, au Japon, aux États-Unis (ce grand pays...), des milliers d'enfants de 6 à 14 ans travaillent dix heures par jour. Il ajoute: «Et même en France». La proportion est moindre en France parce que le capitalisme a besoin d'une capacité de travail plus concentrée que celle de l'enfant, à cause de la concurrence et des bas coûts de production qu'elle lui impose. Mais en Inde, au Japon, en Iran, au Pakistan, il y a des millions d'enfants qui travaillent.

Voilà des problèmes qui existent dans les pays capitalistes, Dans quel État ouvrier y a-t-il pareille situation? Ceux qui dénigrent l'Union Soviétique pour être intervenue en Afghanistan ne parlent pas de l'absence en URSS d'enfants de 8 ans qui travaillent. Et qui au contraire reçoivent une éducation gratuite jusqu'à 14 ans. En Italie, des enfants de 6 ans doivent travailler, à la sortie de l'école, pendant des heures, autrement ils n'ont pas de quoi manger et vivre. En Inde, des enfants de 5 ans travaillent dix heures par jour dans les usines, occupés aux tâches simples. Ils meurent généralement au bout de peu d'années. Cela se passe tous les jours. Voilà ce que les capitalistes cachent dans leur programme.

Ne doit-on pas aider à éliminer tout cela? Doit-on attendre qu'ils se libèrent tout seuls? Comment le feraient-ils? Il faut aider, il faut intervenir. Quand on fait une découverte, on la fait connaître au monde. Il faut donc également diffuser dans le monde les moyens de libérer les peuples pour en finir avec l'écrasement de la vie humaine perpétré par le système capitaliste. Ce n'est pas vrai que chaque peuple doit se libérer par lui-même. C'est là une conception qui vient de l'époque capitaliste, quand les capitalistes s'affrontaient les uns aux autres. C'est de là que provient le concept juridique de «l'indépendance pour chacun» dont la source est la concurrence des uns contre les autres. Mais dans les États ouvriers, ce concept «d'indépendance pour chacun» n'existe pas. L'indépendance est pour tous, parce que le progrès du socialisme est universel. Le capitalisme s'est développé dans le monde entier, mais en dressant les uns contre les autres. Le socialisme ne peut faire cela, il doit progresser en

tendant à la concentration. Doit-on dire que chaque peuple n'a qu'à se libérer lui-même? Au contraire, c'est au plus capable de libérer les autres. Ceci est totalement légitime et nécessaire, de la même manière que la science la plus développée doit intervenir là où elle l'est moins, pour faire progresser les gens. Voilà ce qu'il faut discuter dans les partis communistes.

Il ne s'agit pas de faire de nouveaux pays capitalistes. Il s'agit de construire le socialisme. Ce dernier n'a pas de visage italien, soviétique ou chinois. C'est le même socialisme qui se construit en Italie, en Union Soviétique ou en Chine. Le socialisme n'est pas le résultat du comportement individuel, des coutumes, des traditions d'un pays ou d'un autre. Ce n'est pas la danse de la Jota qui va définir le socialisme de l'Andalousie. Le socialisme est une conception de la vie qui surgit scientifiquement du développement de la société capitaliste, à une étape où le système capitaliste s'épuise, arrive au bout de son existence, et prépare les conditions pour une forme supérieure de production et de société. Le devoir des pays les plus développés est donc d'aider ceux qui le sont moins. Le capitalisme ne fait pas cela. Au contraire, chaque pays capitaliste défend son indépendance car il est en concurrence avec les autres pays capitalistes. Cela n'existe pas dans le socialisme.

L'Éthiopie par exemple s'est libérée du Négus grâce à Cuba. C'est Cuba qui est intervenue pour aider l'Éthiopie. Mais elle l'a fait parce qu'elle avait l'Union Soviétique à ses côtés. Les Yankees le savaient bien. Pourquoi les dirigeants communistes ne s'y sont-ils pas opposés? Pourquoi les camarades communistes et socialistes n'ont-ils pas dit : «Ils doivent se libérer par eux-mêmes»?

En 1945 après la guerre, la République Démocratique Allemande n'avait rien, même pas un meuble. Staline a emporté beaucoup de ses biens en Union Soviétique. Il a fait de même pour la Pologne et la Tchécoslovaquie. Mais après, il a été obligé de relever l'Allemagne pour l'opposer à l'Allemagne capitaliste. Si la bureaucratie soviétique était une classe, elle n'aurait pas développé les autres pays. C'est une direction qui exerçait la fonction de classe, mais qui ne jouait pas le rôle d'une classe dans l'économie, car elle n'était pas la propriétaire de cette économie et ne pouvait donc pas décider. Comme ce n'était pas une classe, elle a dû se transformer, recevoir les influences de l'histoire, du développement révolutionnaire, et elle a dû transformer l'Union Soviétique. Ce n'est pas le socialisme qui est tombé, c'est Staline. Voilà un exemple montrant que le développement objectif du socialisme n'est pas déterminé par une direction ou une autre, mais par le besoin objectif de progrès de l'histoire, qui requiert les transformations sociales, la planification, la direction se basant sur les intérêts de la population.

Les directions contiennent, dévient, limitent ce processus, mais elles ne l'empêchent pas. Staline en est la preuve. Il représenta la forme la plus brutale, la plus puissante dans l'histoire, d'opposition au progrès révolutionnaire. Il a eu des pouvoirs dont aucune autre direction dans le monde n'a disposés. Cependant, la structure économique de l'État ouvrier soviétique a liquidé Staline et s'est développée dans le reste du monde. Mais les masses du monde ont, elles aussi, contribué à ce développement.

Les partis communistes ne prennent pas en considération, ne comprennent pas que les masses du monde sont une part fondamentale de la construction du socialisme, de la lutte contre le capitalisme, de la transformation en un grand pays du plus petit pays. Les masses du

monde s'opposent à toute attitude de régression, d'oppression envers le progrès des pays. De plus, elles assimilent rapidement toutes les expériences qui servent au progrès. L'Afghanistan, l'Iran, l'Inde, font partie de ces expériences.

Il faut tenir compte des récentes élections en Inde. La victoire d'Indira Gandhi résulte en partie de l'intervention soviétique en Afghanistan. Les partis communistes de l'Inde ont augmenté leurs voix d'environ 15%. Les deux partis communistes ont totalisé près de 50 députés. Le plus petit des deux est prosoviétique; l'autre n'est ni prosoviétique ni prochinois, mais il a pris position en faveur de l'URSS toutes les fois qu'il fallait décider. Ces deux partis dominent dans deux des États les plus importants de l'Inde. L'Inde est un pays très arriéré. Faut-il attendre que ces deux partis soient plus grands pour dominer? Ils arrivent environ à 10% du nombre total des députés. Faut-il attendre que cela mûrisse pour décider? Au contraire, ces partis communistes doivent intervenir et appeler les États ouvriers à intervenir également. Ce n'est pas un problème d'intérêts, mais de développement logique.

Le sentiment nationaliste est déjà dépassé par l'histoire. Le nationalisme avait une valeur quand il s'agissait d'affrontements entre États capitalistes. Il répondait à une des nécessités du mode de production capitaliste. Mais pour la construction de l'État ouvrier, le nationalisme est dépassé par les sentiments, la conscience, la compréhension socialistes qui signifient qu'il faut demander, rechercher et s'appuyer sur l'aide du monde pour construire le socialisme. C'est ainsi que s'exprime la lutte de classes.

Le problème de l'Afghanistan n'est pas un problème afghan, mais un problème mondial dans lequel tous les partis communistes doivent intervenir, en appuyant l'Union Soviétique, et en demandant en même temps le développement d'organes, de droits, de discussions démocratiques soviétiques à l'intérieur de l'Afghanistan. Il ne faut pas demander des droits démocratiques en abstrait, mais des droits démocratiques soviétiques, qui ne vont pas contre l'Union Soviétique, bien au contraire.

Il faut par exemple créer des cellules communistes dans l'armée afghane, comme l'ont fait la Révolution Russe et l'État ouvrier soviétique jusqu'en 1927. Le commandement militaire était éliminé, et la relation politique était déterminante, ce qui ne diminuait en rien la capacité militaire. Le commandement militaire, par contre, diminue et écrase la compréhension et l'intervention politico sociale. Il faut proposer une vie cellulaire communiste à l'armée afghane, qui va être composée de paysans, et que les soldats s'adressent aux masses musulmanes du monde et leur montrent l'expérience qu'ils font de construction de relations sociales humaines supérieures.

L'impérialisme veut empêcher cela. Mais les partis communistes n'en discutent pas. Ils ne le font pas par mauvaise intention, ou par négligence, mais par manque de préparation théorique et politique. Il y a des dirigeants communistes qui, sur le problème de l'Afghanistan, rejoignent les critiques, les dénonciations, les cris du système capitaliste. Ils ne font pas d'analyse scientifique. Ils répondent à un fonctionnement, à des résolutions qui ne sont pas scientifiques, à une impression sociale de crainte.

La construction et le développement du socialisme impliquent de faire face à la résistance de la



propriété privée - ce qui inclut de la part du capitalisme des guerres, des assassinats, des crimes - et la nécessité d'élever les peuples pour s'opposer au capitalisme. On ne peut attendre un mûrissement qui peut, dans certains cas, ne jamais arriver. L'Afghanistan et l'Iran ne pourraient jamais atteindre, par eux-mêmes, la maturité politique, et avoir des régimes démocratiques bourgeois, se développer, avoir des partis. Le capitalisme fait la guerre avant. C'est ce qu'il fait maintenant même. Il faut donc appuyer le processus de progrès de ces pays afin de développer les luttes sociales et d'éliminer les forces alliées au capitalisme. Ceci est légitime.

Que faisait le capitalisme par rapport aux pays féodaux quand il impulsait des progrès de l'histoire? Que faisait Napoléon? Il accrochait les libertés démocratiques à la queue de son cheval, et il apportait aussi quelques raclées. Quand les libertés ne convenaient pas à l'impérialisme français, celui-ci les envoyait au diable. Napoléon s'est allié à tous les rois qu'il a rencontrés sur sa route, quand cela convenait à l'impérialisme français. Qu'ont fait l'impérialisme anglais et yankee pour se développer? Les Anglais ont fait la première révolution bourgeoise au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils ont pour cela pendu le roi Charles Premier. Ce n'est pas Cromwell, mais l'impérialisme anglais qui a triomphé. Sous quelle forme? En tuant et en saccageant la moitié du monde, l'Inde, une partie de l'Afrique, de l'Amérique Latine, de l'Océanie. C'est ainsi que le système capitaliste s'est fait.

Les livres d'écoles de différents pays décrivent comment se développait le capitalisme anglais. Ils montrent que huit personnes vivaient dans une seule pièce, avec des enfants au berceau, du linge pendu à des fils, et le feu allumé pour chauffer et faire sécher le linge. C'est ainsi que vivaient les mineurs. Des milliers d'enfants de 8 ans tiraient les wagons dans les mines. Des vieillards devaient travailler au transport des morceaux de pierre, de charbon. C'est ainsi que s'est fait le capitalisme, la démocratie bourgeoise. Au nom de quoi critique-t-il les États ouvriers qui envahissent un autre pays pour lui permettre de parler? Ils l'envahissent non pour le faire taire, mais pour qu'il parle!

Le capitalisme dit que l'Éthiopie fut envahie par Cuba. Mais l'Éthiopie parle, se développe scientifiquement et culturellement, et s'ouvre au monde. C'était donc une invasion nécessaire, une invasion de la culture et de la science, au moyen de la politique. Qu'a fait le capitalisme en Amérique Latine? Il l'a écrasée. Cuba, écrasé par le capitalisme en Amérique Latine, est allé en Éthiopie pour la libérer. Voilà l'histoire dont il faut parler. C'est ainsi que l'histoire se déroule.

Il est faux de croire qu'il est possible de créer un autre type de relations dans lesquelles chacun fasse ce qu'il veut. C'est le pouvoir dominant qui décide. Il faut donc aider les forces de libération à construire des formes sociales supérieures, les formes du socialisme. Il est aussi légitime de faire cela que d'introduire des remèdes scientifiques dans un pays où les gens se soignent au moyen de la sorcellerie. La politique n'est pas différente.

L'impérialisme prépare la guerre. Sa décision de la faire ne provient pas seulement de sa crise économique, mais de sa crise sociale. L'impérialisme voit que le progrès de chaque pays est synonyme d'anti-capitalisme, de lutte anti-yankee, anti-allemande, anti-française. Il voit que l'État ouvrier progresse, même sans grand effort. Grenade, cette île si petite qu'on ne la voit pas lorsqu'on regarde un peu vite la carte du monde, a décidé d'adopter un programme socialiste,

ainsi que la Guyane, la Jamaïque. Pourquoi ces petits pays, qui n'ont rien, décident-ils d'avancer vers le socialisme? C'est parce que Cuba et l'Union Soviétique vont les aider. Pourquoi ne dit-on pas à l'URSS : «Non, il ne faut pas. Grenade doit se développer pour son propre compte». Cuba leur a déjà envoyé des livres, des médicaments, des instituteurs. Pourquoi n'enverrait-elle pas des soldats si c'était nécessaire? Avant d'envoyer des soldats en Éthiopie, Cuba y a envoyé du sucre, de la viande, des fruits. Pourquoi ne pas dire: «Oui pour les fruits, non pour les soldats!». C'est une conception stupide!

Comment se fait-il alors que des camarades, qui sont de bons camarades, soutiennent de tels points de vue ? C'est un manque de méthode d'analyse, de préparation théorique et politique. Cela conduit à des interprétations idéalistes qui proviennent des secteurs petits-bourgeois et de la direction du parti communiste. Tous ne partagent pas ces points de vue. Par exemple, le journal du Parti Socialiste Italien «Repubblica» a publié un télégramme signé par 14 intellectuels importants du Parti Communiste Italien, critiquant la CGIL (Syndicat dirigé par les communistes) pour avoir fait un meeting contre l'intervention soviétique en Afghanistan. Certains d'entre eux ne sont même pas des dirigeants directs du PCI, ils sont des indépendants liés aux communistes.

L'impérialisme prépare la guerre. Il a essayé de contenir le progrès de la révolution. Les pactes avec l'Union Soviétique étaient des diversions pour gagner du temps. Les Soviétiques avaient, et ont pleinement le droit d'exploiter les difficultés de l'impérialisme, mais ils doivent aussi expliquer que ces relations sont transitoires, que l'impérialisme prépare la guerre, et qu'il faut se préparer à l'affronter. Les Soviétiques ne l'ont pas fait. Maintenant, tout d'un coup, ils crient que l'impérialisme prépare la guerre. Mais cela ne date pas d'aujourd'hui! Il le fait depuis de nombreuses années. Quand nous expliquions cela, on disait que nous étions des agents de l'impérialisme, ou que nous diffusions la peur et affaiblissions la révolution. Maintenant, les Soviétiques voient que l'impérialisme prépare la guerre. Il le fait parce qu'il est confronté à un déclin continu de son autorité mondiale, politique, sociale et économique. Il sent la désintégration, la détérioration du système capitaliste. Partout, une crise des pays capitalistes aboutit à une lutte pour imposer des formes d'État ouvrier. L'impérialisme voit le progrès de l'autorité de l'Union Soviétique dans le monde. Des pays qui n'ont même pas de relations avec l'Union Soviétique, adoptent les formes de l'URSS pour progresser. Il y a une désintégration de l'appareil intellectuel et scientifique de la petite bourgeoisie, qui était un des piliers du système capitaliste, et qui doute déjà de l'avenir capitaliste. Elle est gagnée par l'autorité des États ouvriers.

Un exemple très élevé, même s'il n'est pas exceptionnel, ni très important, est celui de Jane Fonda (3). Elle représente des secteurs liés à l'art, au cinéma - et non directement à l'appareil de production, technique ou militaire - mais ces secteurs sont liés au reste de la petite bourgeoisie. Ces groupes ont fait des manifestations contre la guerre de l'impérialisme au Vietnam et contre l'attitude actuelle de l'impérialisme en Afghanistan. Des milliers et des milliers de gens ont pris part à ces manifestations. L'impérialisme n'a pas pu faire le moindre mouvement d'appui à sa politique. Pourquoi n'organise-t-il pas cent mille jeunes aux USA pour dire que les États-Unis ont raison en Iran et en Afghanistan? S'il faisait un mouvement de jeunes étudiants pour soutenir qu'il faut être humanitaire et accueillir le Shah aux États-Unis, Jane Fonda lui répondrait: «Vous êtes humanitaire avec le Shah, mais vous ne l'êtes pas avec

les centaines de milliers de gens que celui-ci a fait tuer en Iran!». Ce raisonnement est celui de milliers et de milliers de personnes aux États-Unis. L'impérialisme voit son autorité se détériorer, il voit la crise économique et sociale au sein de son système. La crise économique s'exprime par le chômage constant. La technique capitaliste se développe et le chômage augmente. La productivité s'accroît et le chômage aussi. En même temps, il y a une élévation des luttes révolutionnaires anti-capitalistes, et de la concurrence inter capitaliste. Pour la première fois dans son histoire, le capitalisme ne rencontre pas au moment nécessaire l'unanimité, le front unique dont il a besoin contre les États ouvriers, qui sont l'ennemi historique.

La dispute actuelle entre l'Allemagne, la France, en partie la Belgique, la Grèce, la Suisse et la Suède d'une part, et l'impérialisme yankee de l'autre, ne provient pas du fait que ces pays ont des intérêts opposés à ceux du système capitaliste, mais du fait qu'ils ont peur et n'ont pas de sécurité historique. Les conditions sont telles que le capitalisme ne peut agir avec une sécurité totale, en tant que classe. L'Allemagne capitaliste sent qu'elle doit appuyer le capitalisme anglais et yankee contre les États ouvriers, mais elle sent aussi qu'elle disparaîtra au cours de la prochaine guerre. Elle disparaît si les Soviétiques gagnent, mais elle disparaît aussi si les Yankees devaient gagner. Elle est une concurrente pour l'impérialisme yankee.

L'impérialisme français comprend lui aussi que la guerre va durer très peu de temps, et le faire disparaître. Les Soviétiques vont occuper l'Europe en une semaine, pour une moitié par l'extérieur, et pour l'autre moitié par l'intérieur. Les capitalistes font déjà ces calculs. Le capitalisme voit la détérioration constante de son autorité et de ses forces militaires. Il a des armes, des avions, des bombes atomiques, mais il n'a pas d'autorité pour les utiliser, pour intimider. Les pays ne se laissent pas intimider par le capitalisme. Grenade est un petit pays qui a chassé les Anglais, et qui avance à présent vers le socialisme. Le prolétariat du monde n'éprouve pas de crainte face à la guerre que prépare l'impérialisme. Il n'y a pas le moindre mouvement indiquant que le prolétariat se sent intimidé par la guerre. Aucune population ne se paralyse par peur de la guerre. Les grèves, les mouvements révolutionnaires d'émancipation, de libération nationale, se poursuivent sans discontinuer.

Au Nicaragua, l'assassin de Somoza a dominé pendant plus de 40 ans, et les gens l'ont jeté par terre sans même la participation de communistes ou de syndicats. C'est le résultat du rapport mondial des forces. Le Salvador, qui était sous certains aspects plus arriéré que le Nicaragua, se soulève aussi. Les masses d'Europe ne sont pas intimidées par la guerre. Les luttes continuent, les mouvements anti-capitalistes, de progrès social se poursuivent et s'élèvent. Les masses ne se laissent pas intimider. Ce sont les directions qui sont intimidées et veulent limiter la portée de ces mouvements.

Le capitalisme a fait le Marché Commun Européen et le Parlement Européen afin de canaliser la crise capitaliste dans des centres, et faire en sorte que la discussion se mène sur le plan parlementaire. Mais le processus économique social en Europe se développe en dehors de ce parlement. Le Marché Commun et le Parlement Européen sont des diversions. Le Parlement Européen n'a pas la moindre valeur. Le Marché Commun est une forme d'organisation du capitalisme en Europe pour concentrer la vie économique, permettre la domination des grands trusts et canaliser la crise capitaliste. Les trusts ont besoin de l'Europe pour faire vivre le

capitalisme. Mais 'l'Europe', sous le régime capitaliste, cela signifie la liquidation de la moitié de l'Europe. Il n'y a qu'à voir le chômage pour mesurer ce que sera l'Europe sous un commandement capitaliste unique ou unifié. 8% de la population active est au chômage. Le capitalisme paie les chômeurs, il n'a pas d'autre remède. Selon les lois du système capitaliste, le chômage est un moyen d'intimider les ouvriers au travail, de leur imposer des réductions de salaires et d'augmenter les cadences ou les heures de production. C'est la loi logique de la lutte de classes. Mais comme il existe 20 États ouvriers et ce processus révolutionnaire mondial, les masses d'Europe en tiennent compte en imposant au capitalisme de subventionner le chômage. Le capitalisme, qui aurait déjà dû faire la guerre depuis 15 ans, la fait traîner en longueur parce qu'il n'a pas l'assurance historique de triompher. Une des raisons en est le fait que les progrès des États ouvriers aiguissent, élèvent la concurrence inter-capitaliste, et la concurrence sociale des États ouvriers contre le système capitaliste. Les masses des pays capitalistes voient qu'il n'y a pas de chômage en Union Soviétique. Le seul pays qui connaisse un chômage important est la Yougoslavie, le pays de l'autogestion, qui signifie l'auto chômage... A part ce pays, le chômage n'existe dans aucun État ouvrier. Les masses font la comparaison sociale. Elles en tirent des conclusions théoriques, politiques, programmatiques et pratiques. Le capitalisme doit faire une concurrence antagonique avec les États ouvriers. Il est obligé de subventionner le chômage. Il n'y a rien de pareil dans les États ouvriers.

Dans l'État ouvrier allemand, en particulier, des mesures sont prises pour permettre aux mères d'avoir six mois de congés, et parfois même un an, après la naissance de leur enfant, et même pour donner trois mois de congés au père. Ce n'est pas simplement pour stimuler la natalité, mais pour développer une considération humaine supérieure.

L'État ouvrier soviétique a fait l'expérience de faire naître un enfant dans l'eau. La mère et l'accoucheuse sont plongées dans l'eau, et le bébé naît et reste trois minutes dans l'eau. Il en sort avec un sourire. Aucun capitaliste ne fait cela, car cela ne lui rapporte rien. C'est l'État ouvrier, avec la bureaucratie, qui le fait. L'État ouvrier soviétique a envoyé trois astronautes pendant plus de six mois dans l'espace, et envisage de faire la gestation et la naissance d'un enfant dans l'espace. Ce ne sont pas des expériences qui servent la production. Elles n'augmentent ni les bénéfices, ni les pouvoirs du bureaucrate. Ce sont des expériences scientifiques qui élèvent les relations humaines, l'assurance humaine dans sa relation avec la nature et le cosmos.

Les gens voient tout cela. Les intellectuels, les scientifiques, qu'ils soient anglais, japonais ou italiens, voient que c'est bien ce que font les Soviétiques, que c'est une réelle nécessité, qu'ils ne le font pas pour faire de la concurrence, mais pour répondre aux nécessités de l'humanité. C'est au travers de l'enfant qui naît dans l'eau et de la gestation de l'enfant dans l'espace, et non au travers des tanks de Kaboul, que surgit l'autorité des États ouvriers. Il faut dire aux camarades communistes que c'est de cela qu'ils doivent discuter. C'est ainsi que les masses du monde mesurent. Elles ne sont pas négligentes pour autant envers la démocratie soviétique, mais elles voient que l'État ouvrier doit s'occuper objectivement de ces problèmes, et du fait de sa propre nature. Aucun pays capitaliste ne s'en occupe. Les États ouvriers sont en train d'étudier l'origine de l'être humain - cette origine est aquatique - afin de développer l'humanité d'aujourd'hui dans sa vie, dans l'atmosphère. L'URSS ne fait pas cela pour augmenter ses bénéfices. Il faut être stupide pour ne pas le voir!

Le capitalisme se sent opprimé par la crise et la décomposition de son système. Il ne prépare pas la guerre en abstrait, mais il est poussé par la conviction qu'il va affaiblir sa structure, au fur et à mesure que le temps passe, qu'il perd des forces et de l'homogénéité. La peur grandit dans le système capitaliste. La conduite des Soviétiques est légitime quand ils veulent exploiter au maximum la crise inter capitaliste. Mais il n'est pas légitime de prendre cela comme un centre qui mène à la croyance de la possibilité d'empêcher la guerre. Les masses du monde n'en ont pas peur. Elles se sentent sûres d'elles. Si la Révolution Russe est sortie de la première guerre, et 14 États ouvriers sont sortis de la deuxième, alors de la prochaine que prépare le capitalisme, il en sortira la fin du système capitaliste, et celle de la bureaucratie également, car l'intelligence humaine s'élève. Le capitalisme, dans son agonie, sent qu'il ne vit pas sans argent. Il a développé une conception et une structure mentale de vie basée sur le profit. Sa vie s'est développée avec le profit. Le socialisme, lui, développe la vie objective de relation humaine avec la nature et le cosmos. Cette conception progresse dans l'État ouvrier. Ce n'est pas la bureaucratie qui progresse. Mais entre-temps, l'affrontement se fait entre États ouvriers et système capitaliste. Il faut organiser l'activité. On ne peut rester indifférent, ni croire à la possibilité d'une «troisième voie», d'une voie locale, démocratique, «du socialisme souriant».

Le socialisme est souriant car il implique la confiance dans la vie, voilà la base du sourire. Le capitalisme implique la mort, c'est la base des grimaces qu'il fait. Le capitalisme n'a aucune perspective de pouvoir assurer à l'humanité le travail, la nourriture, le progrès. L'État ouvrier a cette perspective. Les gens ne mesurent pas l'État ouvrier par sa bureaucratie ou par l'existence d'un appareil bureaucratique, mais par le fait que ce même appareil bureaucratique doit impulser l'histoire. Ils prennent légitimement parti : «Ceci nous convient, les autres signifient la mort, ceux-ci conduisent à la vie».

Le progrès va éliminer l'appareil bureaucratique. La bureaucratie est apparue à cause de conditions historiques déterminées, de manque de moyens, de structure pour organiser des partis communistes. Tout cela existe maintenant, non dans les pays capitalistes, mais dans les États ouvriers. Les partis communistes qui ont de l'influence sur l'humanité, et qui décident, sont ceux de l'Union Soviétique, de la République Démocratique Allemande, de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Hongrie, de la Bulgarie.

Le Parti Communiste Italien a de l'influence en Italie, un peu en dehors, ainsi que le Parti Communiste et le prolétariat français. Mais cette influence est très limitée. Par contre, les masses du monde voient que les masses soviétiques appuient leur gouvernement, et que celui-ci impulse la lutte anti-capitaliste mondiale. C'est ainsi qu'il faut mesurer. Les masses ne prennent pas parti parce qu'elles préfèrent une couleur, un numéro, un endroit ou un pays, mais parce qu'elles jugent socialement. Il y a une base scientifique et culturelle dans cette capacité de jugement social des masses du monde. La base scientifique implique d'agir scientifiquement: l'État ouvrier est nécessaire, malgré l'existence de la bureaucratie. En URSS, on peut parler mille fois plus que dans un pays capitaliste. En URSS, il n'y a pas de direction bureaucratique faisant une alliance avec le capitalisme contre les États ouvriers. La direction appuie la libération des peuples. Les masses du monde le voient et l'appuient.

J. POSADAS  
20 Janvier 1980

